

PROPOS SANS ÉGARDS...

Il y a toujours une certaine vanité à rendre compte d'un ouvrage sur l'impression que vous laissez une première lecture.

Mais cette vanité est plus audacieuse encore, lorsqu'il s'agit d'un livre qui mérite d'être lu et relu.

Ici, l'auteur, à un âge où ses semblables se reposent sur leurs lauriers et vivent sur leur acquit, ici l'auteur tente de réaliser le rêve de tout écrivain et de tout homme: se résumer dans un ouvrage où il se met tout entier, synthèse, quintessence et couronnement de toute sa production.

Celui qui n'aspire pas à réaliser une création de génie chaque fois qu'il met une œuvre en chantier est indigne de mettre la main au pinceau, au ciseau ou à la plume.

Ce désir de se surpasser, dépassant le stade-littéraire, est un besoin même de la vie.

Comment donc résumer un livre qui, lui-même, se présente à nous comme le résumé d'un homme.

Tout s'y mêle: grands problèmes, pensées intimes, sentiments secrets.

La vie de tout être n'est-elle pas faite de détails, et qui dira avec certitude ceux qui sont majeurs ou mineurs, les choses n'ayant que l'importance que nous leur donnons, et variant selon celui qui les voit et qui les juge.

A cette disproportion du sujet ou plutôt des sujets, l'expression trouvera place en une ligne ou s'étendra sur une page, mais en conservant toujours ce caractère dense, qu'il s'agisse de maximes, de pamphlets, d'études ou d'anciens articles, parus çà et là.

Au seuil de chaque chapitre l'auteur appelle le témoignage d'illustres devanciers, dont les citations placées en exergue forment un banquet de l'esprit, auquel il convie tous ses amis de cœur, Épicure à Albert Camus et parfois ses ennemis même, dont il relève une pensée juste, ou dont il met à nu la sottise et le cynisme.

Ce qui m'apparaît d'essentiel dans ce livre (qui est essentiel lui-même), c'est ce refus de déifier des entités, non seulement celles des religions classiques, agenouilleuses d'hommes et de volontés, mais aussi celles de notre monde moderne: progrès, science, travail et l'homme lui-même, dès lors qu'on le considère comme un être exceptionnel auquel le reste de la vie doit être soumis.

Il a du reste pour cet homme un jugement lucide qui contraste étrangement avec l'immense bonté qui se dégage de l'œuvre.

Contradiction? Non pas. Celui qui est aveugle n'est bon que par aveuglement; n'est véritablement bon que celui qui, connaissant la bassesse et la cruauté humaines, ne donne pas par calcul ou par ignorance.

Dès les premières pages du livre il s'écriera: *«L'homme n'est qu'un bandit, le plus fourbe de la nature, et c'est un bandit savant.»*

Ce refus d'une admiration bénie pour des mots dont on prétend clore la discussion et la bouche des contradicteurs: *«On ne va pas contre le progrès»* ou *«La Science nous impose»*, ce refus du servage à des choses dont nous croyons être le maître, nous le retrouvons sous-jacent tout au cours de l'œuvre de Stephen Mac Say.

De cette position découle le rejet des préoccupations humaines futiles, nuisibles parfois, envahissantes toujours, dont l'homme se trouve subjugué: *«L'homme ne peut être libre qui ne sait commander à ses besoins, car ceux-ci s'accroissent avec le progrès et l'asservissent à leurs exigences illimitées».*

Et plus loin, au chapitre de la Sociologie: *«L'égalité - celle qui touche aux matérialités notamment - n'intéresse-t-elle pas le peuple avant qu'il ne se passionne pour la liberté? Et comme semblent l'admettre certaines tendances sociales actuelles, ne saurait-il pas se passer d'elle si on lui donne, d'autre part, des satisfactions substantielles?».*

Cependant, l'auteur ne refuse l'aide du progrès que dans la mesure où il assujettit l'homme plus qu'il ne le soulage, que lorsqu'il lui apporte un soutien illusoire et lui crée des besoins superflus et disproportionnés avec l'effort qu'il lui demande.

Nous pouvons en juger par ces quelques lignes touchant le problème démographique: *«A une époque où l'industrie se passe de plus en plus de l'effort humain, nos "sociologues" au pouvoir s'ingénient... à réclamer le pullulement de la progéniture... Mais quand la machine pour produire n'aura plus besoin, autour d'elle, que d'un infime personnel de surveillance, il faudra bien, pour fournir du travail aux monstres mécaniques, que l'on fasse tuer des hommes. Car on ne s'arrêtera pas encore à l'idée - si simple mais contraire aux ap-pétits - de faire servir l'œuvre des machines au bien-être des vivants».*

Au cours des quatre cents pages du volume, Stephen Mac Say passera en revue la Religion, le problème de la Paix, celui de la Liberté et ceux plus particuliers de la mode dont il souligne le ridicule et la tyrannie, de la critique dont il stigmatise la veulerie et celui des animaux au sujet desquels il entreprend un émouvant plaidoyer.

Il définit sa position vis-à-vis du déisme: *«Mais vous êtes chrétien, me diront certains. Non, je ne suis pas chrétien. Ou si l'on veut, chrétien sans la croyance au Christ-Dieu, avec le doute même de Jésus-homme».*

Ainsi, et il le dit plus haut, le Christ est pour lui un symbole.

Ce qui doit lui interdire sans doute aussi de se laisser accoler l'épithète de chrétien, c'est l'engagement inconditionnel et exclusif qui s'y attache, l'interdiction de pouvoir sourire à telle autre sagesse, dès lors qu'on a consenti à répondre à celle d'un Jésus.

Il refuse la religion, non seulement en raison des crimes de son Église, mais aussi en raison du crime initial de la nature (œuvre de Dieu) qui a fait du crime une loi et une nécessité.

Au sujet de la politique et du parlementarisme, nous y trouvons une remarquable analyse: *« La politique est par excellence le terrain de l'inconséquence endémique, à la fois sereine et canaille... Aujourd'hui, l'inconséquence est devenue un des mensonges conventionnels de la démocratie et la règle se soutient par l'inconséquence comme la religion par l'absurde».*

Aussi nette est sa position louchant la Liberté: *«Équivoque et dangereuse est la thèse qui demande la vérité à un compromis et entend partager, à titre égal, entre la liberté et l'autorité, sa sollicitude. A ce soin suffisent les États qui ne font semblant de s'intéresser à la liberté - danger pour qui commande - que pour mieux masquer leur entreprise de domination».*

Et plus loin: *«N'est pas la liberté celle de la République patricienne, malgré le dévouement des Brutus et des Caton, le plaidoyer des Tacite et des Cicéron, ni celle de l'Église malgré ses protestations, ni celle de la France consulaire, malgré ses prétentions au libéralisme, ni celle des démocraties prometteuses, en dépit de la sincérité de ses protagonistes, ni celle des fausses républiques modernes que régendent les ploutocraties, ni celle des "républiques sociales" que façonnent les dictatures».*

Sur le problème de la Paix (que l'auteur ne peut séparer de son contexte social), les lecteurs pourront en juger par la reproduction que nous en donnons dans ce journal sous la rubrique *«Classiques de l'Anarchie».*

Voilà résumé un tel livre, si tel livre peut être résumé, et en en oubliant les aperçus, les beautés et les lumières, traînant derrière elles de radieux prolongements.

Maurice LAISANT.